

Préambule

Des cousins, des cousines, on en a tous. Ou presque. Parfois plus proches qu'une sœur, qu'un frère, bien souvent de parfaits inconnus. Des noms, des prénoms qui ne nous disent rien. Ou au contraire qui évoquent des tas de choses. Des souvenirs d'enfance, des jeux, des expériences précoces, des plaisirs, des couleurs partagés. Comme s'ils nous racontaient une histoire intime. Comme s'ils nous révélaient de vieux secrets, faisant ressurgir dans notre mémoire, quand parfois on s'y attend le moins, une image, une sensation, un épisode du passé.

Pour ma part, j'ai eu beaucoup de chance. Au moins deux de mes nombreux cousins ont profondément marqué ma vie. Deux êtres cultivant une grande liberté d'esprit et partageant un même goût immodéré pour les musiques binaires. Il y eut Vincent, alias Ian Craddock, le cousin d'adolescence et des portes qui s'ouvrent sur le monde. L'artiste, le photographe, l'ami indéfectible. « My Perfect Cousin », comme on se disait parfois l'un l'autre en forme de clin d'œil au morceau des Undertones. Et il

y eut mon cousin Jean Rolland. Celui de mes premières années. Celui qui, le premier, fit entrer un peu de lumière dans un univers étriqué, à la morale rigide et faisandée. C'est de lui dont je voudrais parler ici. Sans doute parce qu'il est parti trop tôt, trop brutalement. Sans doute pour évoquer mes propres souvenirs. Mais avant tout parce qu'il restera cette figure solaire et généreuse, singulière et gouailleuse, ayant laissé une marque indélébile dans mon esprit. Un arc-en-ciel dans un ciel gris.





Le classeur rouge

« On a été très tristes quand on a appris la mort de Brian Jones. » Christiane me parle d'une voix très douce, comme si elle craignait de réveiller de vieux fantômes. Nous nous trouvons dans le salon d'un coquet pavillon qui domine une vaste clairière cernée de chênes aux troncs nouveaux comme les doigts d'une vieille Andalouse. Par une large baie vitrée, on aperçoit un petit étang en contrebas et la forêt à l'horizon, nappée de sang et d'or sous les rayons d'un soleil d'automne déclinant.

Plongés dans la pénombre et bercés par les mélodies lointaines et apaisantes de Radiohead, Tindersticks, Mogwai, on se sent comme coupés du monde, loin des fureurs et des vulgarités ordinaires d'un siècle où l'on préfère regarder un concert à travers l'écran de son smartphone plutôt que de le vivre pleinement.

Dans un coin du salon, Christiane m'indique une vieille armoire où sont enfermés des dizaines de vinyles que protègent leurs belles pochettes pelliculées, comme autant de trésors réchappés de temps immémoriaux. Avec mille parfums, mille paysages, blottis aux creux de

leurs sillons, prêts à éclore. « J'en ai plusieurs en double, nous avons les mêmes goûts », dit-elle.

La femme de Jean, boucles brunes et yeux en amande, d'une infinie pudeur, a chaussé de fines lunettes à monture métallique et feuillette, exhumé de ses archives, un gros classeur rouge rempli de coupures de presse glissées dans leurs pochettes transparentes. Des articles illustrés tirés de *Best*, *Rock & Folk*, mais aussi du *Melody Maker* et du *New Musical Express*, deux hebdomadaires avec lesquels mon grand cousin avait rendez-vous chaque semaine, tel un rituel immuable au cours de sa vie parisienne, au drugstore du boulevard Saint-Germain.

Tous ou presque relatent les disparitions prématurées de musiciens des années 1960 et 1970. Tous ou presque membres de ce fameux panthéon, dit « club des 27 », inauguré en 1938 par Robert Johnson et rejoint plus tard par Kurt Cobain et Amy Winehouse, tous deux également morts à 27 ans.

Les noms et les portraits de Brian Jones, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison défilent sous nos yeux, comme la seconde fratrie, spirituelle et musicale, que Jean s'était choisie. Avec autant de nécrologies soigneusement découpées et archivées par ses soins sous l'impulsion d'une irréprouvable fascination pour ces destins brutalement interrompus à un âge où la vie ne fait que commencer.

Quelques photographies en noir et blanc se sont glissées parmi les pièces à conviction de cette période

lointaine. Des portraits de Mick Jagger, Alvin Lee, David Gilmour, Robert Plant... Sur une de ces images, te voilà soudain, debout parmi des milliers de hippies barbus et de jeunes filles aux cheveux longs, seul au milieu de la foule, vêtu d'un simple polo, le visage grave, te démarquant étrangement de toute cette jeunesse insouciant. À la fois si proche de tes rêves et si loin des tiens.

« C'était à l'île de Wight », me souffle Christiane, réveillant le souvenir de ce qui fut l'un des tout derniers grands rassemblements hippies. Avec, lors de la dernière édition, près de 600 000 mélomanes venus des quatre coins d'Europe pour cinq jours de fête et de musique, et une affiche d'exception : The Who, The Doors, Jimi Hendrix, Miles Davis, Jethro Tull, The Moody Blues...

Sur une autre épreuve, te voilà encore, fier chevalier servant du rock'n'roll, endormi sur un canapé, la mèche rebelle et de longs doigts posés sur la joue, dans une attitude qui m'évoque spontanément, sans que je sache très bien pourquoi – la finesse de la main, les paupières baissées, la courbe du cou ? – le « Vieux Guitariste » de Pablo Picasso, ce tableau réalisé alors que le peintre, âgé de 24 ans, venait de perdre un ami proche.

Voilà une image où, dans ton chandail serré laissant juste apparaître une boucle de ceinturon, tu pourrais aisément passer pour une de ces rock stars que tu chérissais tant. Une amie mélomane s'y est d'ailleurs laissée prendre : « Mais qui est donc ce beau musicien ? »

Sous un des plastiques transparents, accompagnant un portrait échevelé d'Hendrix, quelques lignes rédigées sur un bout de papier quadrillé, d'une écriture fine et nerveuse, rappelle les circonstances de sa mort. On y lit cette remarque assez énigmatique : « Burdon et Hendrix ont écrit un poème qui ne doit pas être connu. » Avant d'apprendre, avec un étonnant souci du détail, qu'« une Allemande, Monika Dannemann, le trouva dans le coma le vendredi matin et appela l'ambulance où il mourut à 11 h 45 à son arrivée à l'hôpital ». Un peu plus loin, il est encore question de « la dernière apparition » du héros de Woodstock au Ronnie Scott club de Londres, « pour une jam session où il rejoignit Eric Burdon et War. »

Ce n'est pas aussi complet qu'une fiche Wikipédia mais plus touchant. Et assez intrigant d'avoir pris la peine de rédiger ces notes quand une ou deux coupures de presse auraient suffi. Elles se terminent par cette remarque on ne peut plus elliptique et presque comique, n'était la fin tragique du gaucher aux doigts d'or : « Burdon dit : je pense qu'Hendrix était dans un mauvais état cette année. »

Tu étais en revanche – 33 ans, le bel âge ! – en pleine forme quand la grande faucheuse t'est tombée sur le dos, t'arrachant en une demi-seconde à une vie qui t'ouvrait grand les bras.

Un vieil exemplaire de *France-Soir* s'est invité dans le gros classeur rouge compilant la fin de tes héros. Daté du 10 décembre 1980, deux jours après l'assassinat de

John Lennon à New York. Neuf mois avant ta propre disparition. Avec ce titre en une, s'étalant en gros caractères sur le portrait de l'auteur d'« Instant Karma! » : « Le Beatle assassiné laisse une fortune fabuleuse. »

Ces quelques mots t'auraient-ils fait songer à ce que tu laisserais toi-même en héritage ? Avais-tu, d'une manière ou d'une autre, la prescience de ta propre fin, clamant à tout-va, un mois seulement avant ta mort, qu'il pouvait bien t'arriver n'importe quoi, maintenant que tu venais de souscrire, malgré ta propension à vivre au jour le jour, un contrat d'assurance-vie « en béton » ?

Mais il se fait tard. Le soleil n'est plus qu'un mince filet luminescent à l'horizon. Il est temps de prendre congé. Quitter ce havre de paix où vous auriez pu mener une vie sans histoires, en écoutant de vieux vinyles ou les dernières nouveautés du monde.

On m'a raconté que mon cher cousin, dès les premiers jours du printemps, pouvait tirer des fils électriques jusqu'à l'étang, en contrebas, afin d'y brancher des enceintes et inonder la clairière de ses musiques préférées. À observer ce décor paisible et bucolique, je pense aux premiers accords de « Wait Until Tomorrow », cette chanson d'Hendrix où il est question de jardin doré, d'échelle posée contre un mur et d'évasion.

Sur la route du retour, l'autoradio égrène les dernières nouvelles du monde. Les souvenirs font place au fracas planétaire. Le président des États-Unis d'Amérique a

qualifié Haïti et quelques pays d'Afrique, auxquels son administration verse « des milliards », de « pays de merde » (« *shithole* »). La classe. En France, des hordes de consommateurs se sont précipités dans les magasins pour profiter d'une promotion sur de la pâte à tartiner à moins 70 %. Ils en sont venus aux mains, se sont tirés par les cheveux et bousculés à qui mieux mieux pour être les premiers à atteindre l'objet de leurs convoitises. Comment peut-on en arriver à de telles extrémités ? Comment peut-on, pour deux pots de pâte à tartiner, perdre à ce point toute dignité ?

Kermesse Boogie

Fils et petit-fils de boulanger, né le 10 février 1948, trois ans après l'armistice, sous le signe du Verseau, mon cher cousin a grandi à Concoret, petit village du pays gallo, en Bretagne intérieure. Cinquième rejeton d'une fratrie de huit enfants, trois filles et cinq garçons. La boulangerie se trouvait au centre du village, en remontant la rue principale. Une rue qui grimpait depuis l'église pour s'attarder un instant près du café-tabac, avec son incontournable carotte vermillon, dépasser le bureau de poste puis la mairie – qui faisait face au bistrot Chez Cocotte, ce qui était bien pratique pour se rafraîchir après le conseil municipal – avant de filer à travers champs vers les ruines d'un château fort flanquées d'un vieux manoir du XIX^e surplombant un étang qu'on disait hanté par une certaine Viviane.

Je me souviens surtout d'une magnifique étendue d'eau dans son écrin verdoyant, bordée de rochers de schiste rouge et reflétant autant les humeurs du ciel que celles des hommes. Et aussi de Brel (Jacques) promenant